

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRÈS.
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUDIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption pour l'abonnement.—Le prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable à l'avance, et de 1 piastre par trimestre.—On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est en plus pour toute la province.—Tous les communications, demandes ou réclamations devront être adressées au Rédacteur, sous le titre de l'article d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PAIX DES ANNONCES: Première insertion, 6 lignes et au dessous, un demi piastre. Au-dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait sur le pied de quatre sous.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PRIMES: On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en incombent pour dix ou treize ont droit en outre à d'autres piastres. Celles qui ont couvertes d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent le feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

UNE JOURNÉE DE L'EMPEREUR NAPOLEON.

L'Empereur avait quitté l'impératrice à Compiègne pour faire l'inspection d'une partie des côtes du Nord et des ports de Boulogne, Dunkerque, Ostende et Flessingue, avant de se rendre à Anvers qui était le lieu de réunion. Il était accompagné du grand-maître du palais, comte Bertrand; du comte Lobanov, de quelques généraux de sa garde. Le soir, arriva l'impératrice. Napoléon arriva le 27 septembre à Flessingue. Il visita les travaux des fortifications et le grand bassin qui avait été mis en état de recevoir quatre-vingt vaisseaux de ligne.

Le 20 il reçut des dépêches. A peine les eut-il lues qu'il donna l'ordre du départ immédiat pour Anvers; mais comment partir? La marée était basse, les bâtimens les plus légers de la marine pouvaient rallier le port. Il n'y avait dans le bassin de Commerce qu'un pauvre petit bateau pêcheur échoué sur la vase. L'empereur ordonna de le mettre à flot sur le fil de l'eau qui mouillait à peine le fond du bassin. On s'entassa comme on put dans cette misérable yole à peine pontée, et l'on se dirigea vers la pointe de l'île de sud Beveland.

La pluie vint ajouter à l'inconfort de cette embarcation. Enfin, après une navigation de deux heures, on débarqua au pied de la grande batterie de l'Est. On y eut un bon dîner pour l'empereur et sa suite quelques uns de ces lourds chevaux qui font les labours et les charrois dans les polders. Chacun enfourcha le sien et la cavalcade mit en marche, la pluie sur le dos et dans la boue jusqu'à ventre. On arriva ainsi à la petite ville de Tergoose. Le maire, qui attendait un moment à l'autre la visite de l'empereur, se présenta devant le cortège en bas et collettes de soie; il allait débiter son compliment: « Monsieur le maire, lui dit Napoléon, je n'ai pas le temps de vous entendre; mais si vous voulez me suivre, je serai bien aise de vous entretenir au premier repos. » Et il poursuivit son chemin. Le maire n'avait garde de refuser un tel honneur, il prit un de ses chevaux et, sans changer d'habit, il se mêla à la troupe dorée des généraux.

Dans toute la Zélande, le sol, sans les digues qui le défendent, est généralement en-dessous du niveau de la mer étale. Pour que les eaux ne tiennent pas la plaine dans un état constant d'inondation, on pratique de distance en distance des fossés, assez étroits, mais profonds et nombreux. C'est la délimitation des propriétés comme en d'autres lieux, et en Bretagne, par exemple, ce sont des haies vivées qui marquent

et les limites. Le cheval de l'empereur, soit par sa propre vigueur, soit grâce à l'habileté de l'écurier, franchit aisément ces fossés assez lestement et marchait à une vingtaine de pas en avant de la colonne. Mais tout le monde se fut pas aussi adroit; aussi heureux que le chef de file.

Le cheval du général Bertrand le fit dans un de ces bouabiers, et le cheval du général Lobanov, qui suivait immédiatement, éparacha de cette chute, mais lancé par son cavalier, tomba sur le dos du grand-maître et le tuèrent. Le train s'arrêta; on releva les généraux, et l'état du général Bertrand lui fut permettant pas de se tenir à cheval, on le conduisit dans une ferme voisine. Cela fait, on se remit en marche; mais cet incident avait fait perdre un temps assez considérable; et l'empereur, qui ne s'attendait de rien, galopait seul, avec ces pensées, vers le fort de Batz, situé à la pointe orientale de l'île.

Arrivé à la porte du fort, il demanda à une sentinelle la demeure du commandant de place. On la lui indiqua. Il mit pied à terre, il fut reçu par une femme jeune, assez jolie, mais qui ne dissimula pas un mouvement d'humeur à la vue d'un officier inconnu, mouillé, érotté des pieds à la tête, et qui, sans attendre qu'on l'en priât, se jeta dans la première pièce de la maison.

— Où est le commandant du fort ?

— A Anvers, dit la jeune femme, il a appris que l'empereur était à Flessingue, et il est allé savoir si Sa Majesté passe en ici à son retour.

L'empereur était enchanté de n'être pas connu; il fit un signe convenu à sa redingote, s'assit sur un banc auprès d'une table, et l'un ton qui ressemblait autant à un ordre qu'à une prière.

— Auriez vous quelque chose à me donner à manger? Je meurs de faim.

— Sa jeune hôtesse tira d'un buffet un morceau de pain, du fromage de Hollande et une canette de bière qu'elle plaça devant Napoléon en le regardant avec un muet étonnement dévoré d'une maigre pitié.

— Et vous la femme ou la fille du commandant ?

— C'est une question si brève, et qui peut être lui paraissant difficile à résoudre, la jeune femme répondit: — Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Partout Madame dit l'empereur, je n'ai pas voulu vous offenser. Au fait, j'ai tout et je suis indifférent.

— Il y a dix quelques moments que vous auriez dû vous en apercevoir.

— Ah! foi, la question m'est échappée, en comparant dans ma pensée l'âge de mon vieil commandant avec le vôtre. Cela devrait m'en servir d'excuse.

— Votre vieux commandant, dit l'interlocutrice, n'a pas plus besoin de vos remarques, que moi de vos interrogations. Il sert d'ailleurs un maître sous lequel on vieillit vite.

— Et glorieusement du moins, dit Napoléon en soupirant. Les Anglais ont-ils laissé beaucoup d'uns en Zélande depuis leur passage ?

— Comme la grêle sur le pays qu'elle ravage.

— On voit bien que vous n'êtes pas Hollandaise, et que vous ne connaissez pas l'opinion des habitants. Soyez assurée qu'ils aiment les Anglais, et peut-être ont-ils quelques raisons pour cela. Vous-même, jeune et jolie comme vous l'êtes, ne voyez-vous pas brûler avec charité tant d'écrits si chers à la coquetterie féminine ?

— Je ne sais pas pourquoi vous me tenez d'aussi étranges discours; mais ce que je sais bien, c'est que si les Anglais se présentaient devant le fort, le commandant qui vous tenez si vieux en rendrait bon compte à l'empereur.

Cette singulière conversation que Napoléon soutint avec un plaisir indicible, en était là, lorsqu'on entendit au dehors une assez grande rumeur. C'étaient les généraux, qui demandaient à tout le monde: « Où est l'empereur? où est l'empereur? » Un d'eux entrant dans la maison du commandant cria aux autres: Sa majesté est ici !

Pendant ce tumulte, Napoléon jeta les yeux sur son hôtesse, il la vit pâle, chanceler et n'en que le temps de la soutenir.

— Ah! s'il n'était que de la soutenir, dit-il, je serais plus à l'aise, en tombant à ses genoux, pardonnez-moi!... Si je l'avais su... Mon Dieu.

L'empereur la releva en soupirant: « C'est moi faite, dit-il, je vous ai inquiété, j'en suis fâché. »

A ce moment entra le commandant de place, revenant d'Anvers et qui, de même que les généraux, cherchait, sans la trouver, l'explication de l'étrange scène qu'il avait sous les yeux.

— Commandant dit l'empereur, à quelque titre que madame soit chez vous, je vous assure qu'elle entend très bien le rôle de maîtresse de maison. C'est d'être plus une bonne Française, elle prient l'impératrice de reconnaître l'hospitalité qu'elle m'a donnée.

— Sire, dit le général Lobanov, M. le maître du fort, qui a suivi Votre Majesté jusqu'ici, attend ses ordres.

Et il présenta le bon Zélandais, dont les bas de soie et la culotte de satin avaient disparu sous la boue dont ils étaient couverts.

— Je suis bien aise de vous revoir, dit Napoléon, mais pour recevoir votre compliment, que pour vous féliciter de la conduite honorable que vous avez tenue lors de l'invasion des Anglais. Je vous fais chevalier de la Légion d'Honneur.

On raconte à l'empereur l'accident arrivé au